

Chez le même éditeur

DU MÊME TRADUCTEUR

SOPHOCLE

Antigone

en collaboration avec M. Hammou

DU MÊME AUTEUR

Woyzeck

traduction S. Braunschweig

GEORG BÜCHNER

Lenz

Traduction de l'allemand

Irène Bonnaud

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Titre original
Lenz

© 2004, ÉDITIONS LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS
Château La Bouloie – 1, chemin de Pirey – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 2-84681-118-0

Cette traduction a servi de matériau principal pour le spectacle Lenz, adaptation scénique du récit de Büchner. Des fragments du texte y étaient mêlés à d'autres œuvres du même auteur et à des écrits du pasteur Jean Frédéric Oberlin.

Sa création a eu lieu le 17 novembre 2004 au Studio-Théâtre de Vitry dans une mise en scène de Irène Bonnaud avec la distribution suivante :

LENZ : Dan Artus

OBERLIN : Fred Ulysse

UNE SERVANTE et FRÉDÉRIQUE BRION : Sophie-Aude Picon

Scénographie : Claire Le Gal

Lumière : Daniel Levy

Costumes : Nathalie Prats-Berling

Bande-son : Alain Gravier

Musique : Emmanuel Dupart

Assistant à la mise en scène : Nicolas Kerszenbaum

Régie : Joëlle Payet et Alain Gravier

Coproduction : compagnie 813 / Théâtre Vidy-Lausanne
E.T.E. / La Filature – Mulhouse / TNT – Théâtre National de
Toulouse.

PRÉFACE

« *Ce qui vous intéresse chez Büchner, c'est le fragmentaire, l'inachevé,...* ? »

C'est trop facile de parler simplement de fragmentation. Il s'agit plutôt d'une forme particulière de perception. Par exemple dans *Lenz* : le refus d'une vue d'ensemble ou le refus de formuler une idée avant d'avoir vu les choses. C'est un regard effrayé sur les choses, sur une réalité dont on ne peut toujours percevoir qu'une partie. On ne voit pas une réalité, on voit quelque chose de réel, on voit des choses, on voit des situations, on voit des êtres humains. Cette façon d'insister, de soutenir le regard alors qu'on est rempli d'effroi, ce refus de la vue d'ensemble ou de la distance. La distance finit par advenir, mais née de l'effroi devant le détail. Ça, c'est Büchner. »

HEINER MÜLLER, *Théâtre / Public*, mars-avril 1991.

« Le 20, Lenz traversa les montagnes. » La première phrase est passage de frontière entre la modernité et un monde qui appartient encore à l'ère préindustrielle et précapitaliste. Lenz fuit la société de la fin du dix-huitième siècle, et les valeurs normatives d'une bourgeoisie en plein

essor, pour se retrouver dans un paysage inconnu, celui du Ban de la Roche, décrit à l'époque comme la plus sauvage et la plus pauvre des vallées vosgiennes. La fuite de Lenz reprend le motif traditionnel de l'exode, de la sortie dans le désert. La forêt, peuplée d'esprits et de forces obscures, est aussi le lieu où l'on s'attend à entendre la voix de Dieu, à faire l'expérience d'une révélation. Mais le Ban de la Roche est pour Lenz, dans un retournement radical du motif attendu, le lieu de l'absence de Dieu et de l'abandon de tout espoir¹.

La Sibérie alsacienne, tel était alors le surnom de la vallée, et le pasteur Oberlin, proche de l'idéal de progrès des Lumières, était connu pour avoir entrepris une sorte de mission civilisatrice auprès des paysans des environs : religion réformée, instruction élémentaire, progrès techniques (creuser des routes, construire des ponts), éthique du travail et du rendement (cours de tricot, machines à tisser, débuts de l'industrie textile), essor du capitalisme (fondation d'un établissement bancaire). Au sein d'une population croyant encore aux esprits des montagnes, aux guérisseurs et aux sorciers, Oberlin faisait office d'avant-poste de la civilisation, semblable en cela aux pionniers qui s'aventuraient dans les zones sauvages de l'Amé-

1. J'ai finalement décidé de traduire le nom allemand utilisé par Büchner, *Steintal*, à la fois plus simple et métaphorique (la Vallée-de-pierre), plutôt que d'utiliser le nom réel de cette vallée vosgienne, le Ban de la Roche.

rique ou aux explorateurs des confins destinés plus tard à la colonisation.

Mais après l'idylle irréaliste des premières pages, Oberlin devient de plus en plus un double du père de Lenz, un porte-parole de ses ennemis et de ses persécuteurs. Le constat de l'impuissance divine devant les souffrances humaines pousse Lenz à l'athéisme. Mais pour Büchner, en fuite lui aussi, en exil à Strasbourg après l'échec de son action politique à Darmstadt (les paysans, premiers destinataires du *Messenger hessois* ne donnant aucun signe de volonté insurrectionnelle, les amis et collaborateurs désormais en prison ou pourchassés par la police), la résurrection ratée de la mort de Fouday est la métaphore de sa propre impuissance politique. L'époque est à la restauration du pouvoir : tout espoir révolutionnaire semble éteint. Et au fond de cet échec plane l'ombre de la folie ou du retour à une normalité vidée de sens. Lenz est enchaîné pour être transporté de force à Strasbourg. Büchner vivait dans la hantise de l'arrestation et du retour forcé en Allemagne.

La réintégration à la société moderne passe par la suppression de tout désir et la métamorphose du personnage en zombi : il n'est plus qu'une enveloppe sans intériorité, « creux et froid », comme le monde qu'il percevait dans ses crises de démence. La normalité sinistre qui clôt le texte effraie plus encore que le destin du véritable Lenz (errances, folie, mort précoce). Lenz continue à vivre, mais en étant mort à lui-même : il est

devenu un membre qui *fonctionne* de la société bourgeoise, une figure marquée par l'automatisme des gestes quotidiens.

Texte aussi inachevé et parfait que *Woyzeck*, *Lenz* obéit à une logique musicale où des thèmes apparaissent pour connaître ensuite maintes reprises et variations, où les mêmes mots reviennent sans cesse dans des constellations différentes. Les « maladresses de style » abondent : répétitions, utilisation d'un même adjectif deux fois dans la même phrase, simplicité fruste du vocabulaire, ruptures de construction, incohérence de la ponctuation, « style télégraphique », phrases sans verbe, ellipses énigmatiques. La traduction doit bien sûr conserver ce caractère abrupt et non transformer les dissonances en une belle prose harmonieuse conforme au bon goût et aux envolées romantiques. Qu'importe si l'écriture heurtée de *Lenz* est liée ou non à son inachèvement : à quoi bon imaginer les intentions cachées de l'auteur quand le texte possède cette qualité fulgurante capable de l'arracher à son époque et à ses normes esthétiques ? La préférence donnée aux maîtres hollandais contre la peinture italienne, lieu commun de la doctrine réaliste, est brillamment exposée par *Lenz* pendant la discussion sur l'art. Mais les Vosges chez Büchner ne sont plus que lignes (surfaces, étendues, « vague mouvante » entre haut et bas) et couleurs : du blanc, du gris, du bleu et du vert. Büchner supprime délibérément tout

pittoresque, tout détail réaliste dans sa description des errances de *Lenz* dans la montagne. Kandinsky disait des tableaux de Caspar David Friedrich qu'ils étaient « un pas vers l'abstraction ». Le paysage devient ici aussi enchevêtrement de lignes qui ne se différencient plus de la pensée du personnage les traversant. Si l'on cherche à dessiner ce que décrit le texte, on obtient comme résultat un schéma de traits et de flèches comme sorti de l'essai de Büchner sur les nerfs crâniens, une anatomie du cerveau. C'est peu dire que Büchner écrit comme s'il était un écrivain d'aujourd'hui, on a souvent l'impression que son écriture nous devance toujours de très loin et qu'on peut toujours essayer de lui courir après. Texte-montage fait de brisures, de répétitions, d'ellipses et d'accélération soudaines, *Lenz* invite à une autre perception du monde et à une autre façon de raconter une histoire.

IRÈNE BONNAUD

Le 20, Lenz traversa les montagnes. Les sommets et hautes étendues montagneuses recouverts de neige, les vallées en bas : pierres grises, étendues vertes, rochers, sapins. Tout était froid, mouillé, l'eau ruisselait au bas des rochers et sautait sur le chemin. Les branches des sapins pendaient lourdes dans l'air humide. Au ciel passaient des nuages gris, mais tout était tellement serré, et puis le brouillard monta –, pesant, humide, il imbibait de part en part le sous-bois, il était si paresseux et lourdaud. Il continua à marcher avec indifférence, le chemin lui importait peu, tantôt monter, tantôt descendre. Il ne ressentait aucune fatigue, mais parfois il lui était désagréable de ne pas pouvoir marcher sur la tête. Au début il sentait une poussée, un violent désir dans sa poitrine quand des pierres se dérobaient, que la forêt grise s'ébrouait sous lui et que le brouillard engloutissait les formes ou en dévoilait à demi les membres terribles ; il sentait en lui une poussée, il était à la recherche de quelque chose, comme de

rêves perdus, mais il ne trouvait rien. Tout lui paraissait si petit, si proche, si mouillé, il aurait aimé faire asseoir la terre derrière un poêle, il ne comprenait pas qu'il lui fallût tant de temps pour escalader au bas d'une paroi, pour atteindre un point éloigné ; il pensait qu'il aurait dû tout pouvoir arpenter en quelques pas. Parfois un orage jetait les nuages dans la vallée, la vapeur montait de la forêt, les voix s'éveillaient sur les rochers comme des coups de tonnerre résonnant au loin et puis elles se rapprochaient en un grondement terrible, en des sons qui semblaient vouloir honorer la terre d'un hymne d'allégresse sauvage, les nuages accouraient en bondissant et hennissant comme des chevaux sauvages, le rayon du soleil se frayait un passage au travers d'eux et venait et tirait son glaive étincelant face aux étendues montagneuses, si bien qu'une lumière claire et aveuglante s'abattait alors comme une lame, des sommets jusqu'aux vallées. Parfois l'orage poussait les nuages vers le bas et y perçait un lac de bleu lumineux, le vent résonnait au loin et puis il remontait en bourdonnant, du plus profond des gorges, des cimes des sapins, comme une berceuse, comme un bruit de cloches, et au bleu profond grimpaient un rouge léger, et de

petits nuages passaient sur des ailes d'argent, et tous les sommets de la montagne, nets et durs, brillaient et étincelaient bien au-delà du pays. Il sentait alors une déchirure dans sa poitrine, il se tenait debout, haletant, le corps penché en avant, yeux et bouche grands ouverts, il se disait qu'il lui fallait aspirer l'orage en lui, tout rassembler en lui, il s'étendait et se couchait par terre, il s'enfonçait dans l'univers comme dans un coussin, c'était un plaisir qui lui faisait mal ; ou il restait immobile et appuyait sa tête contre la mousse et fermait à demi les yeux, et alors tout s'éloignait, la terre se dérobaient, elle devenait petite comme une étoile errante et plongeait dans un fleuve tumultueux dont les flots clairs passaient au-dessous de lui. Mais ce n'étaient que des instants, il se relevait ensuite dégrisé, ferme, calme, comme si un théâtre d'ombres était passé devant lui, il ne se souvenait de rien. Vers le soir il arriva au sommet de la montagne, à un champ de neige d'où l'on redescendait dans la plaine de l'ouest, il s'assit là-haut. Vers le soir tout s'était calmé ; les nuages étaient fixes et immobiles dans le ciel, aussi loin que portait le regard, rien que des sommets dont descendaient de larges étendues, et tout tellement calme, gris, disparaiss-

sant dans les ténèbres ; il se sentit atrocement seul, il était seul, tout seul, il voulut se parler à lui-même, mais il ne le put, il osait à peine respirer, un mouvement de son pied résonna comme un tonnerre au-dessous de lui, il lui fallut s'asseoir ; une peur sans nom le saisit dans ce néant, il était dans du vide, il se dressa d'un bond et il dévala la pente. L'obscurité était tombée, ciel et terre ne faisaient plus qu'un. C'était comme si quelque chose le poursuivait, comme si quelque chose d'atroce allait se saisir de lui, quelque chose d'insupportable aux humains, comme si la folie était à ses trousses. Enfin il entendit des voix, il vit des lumières, il se sentit plus léger, on lui dit qu'il en avait encore pour une demi-heure jusqu'à Waldbach. Il traversa le village, les lumières brillaient aux fenêtres, en passant il regardait à l'intérieur, des enfants à table, de vieilles femmes, des jeunes filles, tout n'était que visages calmes, tranquilles, il avait l'impression que la lumière émanait des visages, il se sentit léger, il fut vite à Waldbach au presbytère. On était à table, il entra ; ses boucles blondes pendaient autour de son visage blafard, il avait des tressaillements dans les yeux et autour de la bouche, ses habits étaient déchirés. Oberlin lui souhaita la bien-

venue, il le prit pour un artisan. « Soyez le bienvenu chez moi, bien que vous me soyez inconnu. – Je suis un ami de... et vous apporte son salut. – Et votre nom, s'il vous plaît ? – Lenz. – Ah ah ah, n'ai-je pas vu ce nom imprimé ? N'ai-je pas lu des pièces de théâtre attribuées à un homme de ce nom ? – En effet, mais je vous prie de ne pas me juger d'après cela. » On continua à parler, il cherchait ses mots et parlait vite, mais comme à la torture ; peu à peu il se calma, la pièce familière, les visages tranquilles qui sortaient de l'ombre, le visage clair d'un enfant sur lequel toute la lumière semblait venir se poser et qui regardait en l'air avec curiosité et confiance, sa mère derrière lui comme un ange, tranquillement assise dans l'ombre. Il se mit à raconter, parla de son pays natal ; il dessina toutes sortes de costumes, on se pressait autour de lui pour voir, il se sentit aussitôt chez lui, son pâle visage d'enfant qui maintenant souriait, sa vivacité en racontant ; il se calma, il avait l'impression que d'anciennes figures, des visages oubliés ressortaient de l'ombre, que de vieilles chansons se réveillaient, il était loin, très loin. Finalement il fut temps de partir, on le conduisit de l'autre côté de la route, le presbytère était trop petit, on lui donna une

chambre dans l'école. Il monta, à l'étage il faisait froid, une grande pièce, vide, un lit haut dans le fond, il posa la bougie sur la table et marcha de long en large, il se remémora la journée, comment il était venu, où il était, la pièce du presbytère avec ses lumières et ses beaux visages, il eut l'impression d'une ombre, d'un rêve, et pour lui tout devint vide, à nouveau, comme sur la montagne, mais il n'avait plus rien pour remplir ce vide, la bougie était éteinte, l'obscurité engloutissait tout ; une peur sans nom le saisit, il se leva brusquement, traversa la pièce en courant, dévala l'escalier, arriva devant la maison ; mais en vain, tout était obscur, rien, il était lui-même un rêve, quelques pensées se faufilèrent sans bruit dans son esprit, il les retint avec force, il lui sembla qu'il lui fallait réciter le Notre Père ; il ne retrouva plus le fil de ses pensées, un instinct obscur le poussa à sauver sa vie, il donna des coups de pied dans les pierres, il s'écorcha de ses ongles, la douleur lui fit peu à peu reprendre conscience, il se jeta dans la fontaine, mais l'eau n'était pas profonde, il barbotait dedans. Alors des gens arrivèrent, on avait entendu du bruit, on criait son nom. Oberlin se précipita vers lui ; Lenz avait retrouvé ses esprits, il avait parfaite

conscience de son état, il se sentit de nouveau plus léger, mais il avait honte et était désolé d'avoir fait peur à ces bonnes gens, il leur dit qu'il avait pour habitude de prendre des bains d'eau froide, et il remonta ; l'épuisement lui apporta enfin le repos.

Le jour suivant tout alla bien. Avec Oberlin à cheval dans la vallée ; de larges étendues montagneuses partant de grande altitude se rejoignaient en une vallée étroite et sinueuse qui s'étirait ensuite en de nombreuses directions jusque très haut dans les montagnes, de grandes masses rocailleuses s'élargissaient vers le bas, peu de forêt, le tout comme revêtu d'un voile gris et sérieux, une trouée vers l'ouest, vers l'intérieur des terres et sur la chaîne de montagnes qui tombait à pic au sud et au nord et dont les sommets, terribles et calmes à force de sévérité ou de silence, s'élevaient comme un rêve dans la pénombre. De terribles masses de lumière gonflaient et se ruaient hors des vallées comme un torrent d'or, et des nuages se posaient à nouveau sur le plus haut sommet ; escaladant lentement la forêt ils descendaient ensuite dans la vallée, ou bien s'affaissaient et remontaient, volant dans les rayons du soleil comme un morceau de tissu argenté ; pas un bruit, pas un mouve-